
M A N U S C R I T

NZULARCHIA
(La trouille)

de Mimmo Borrelli

Traduit de l'italien par Jean-Paul Manganaro

cote : ITA10D858

Date/année d'écriture de la pièce : 2004
Date/année de traduction de la pièce : 2010

*« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier.
Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas
habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »*

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

PROLOGUE

Province de Naples. Un quartier imprécis.

La période de l'action est difficilement identifiable, on pourrait intuitivement la faire remonter à la première moitié des années 1990.

Il fait nuit. Un vieux palais délabré.

Tout est dans l'obscurité, une obscurité obsessionnellement martyrisée par le sifflement néfaste d'une tempête imminente : le vent qui s'insinue en fanfaronnant entre les volets, la pluie qui tape sur les vitres des fenêtres, l'eau qui ruisselle dans les gouttières métalliques inondées. Une obscurité gangrénée envahit chaque chose intensifiant une atmosphère grise, humide, détrempée, macérée, voire nébuleuse s'il ne s'agissait d'un endroit clos. Le lieu est violemment secoué par la succession tourbillonnante d'éclats répétés, ou par les éclairs qui déchirent le ciel selon un rythme cadencé, dans une escalade progressive le long de la barrière de verre de trois grandes fenêtres grinçantes aux dimensions colossales : le décor que l'on devine à travers l'opacité sombre de l'ensemble paraît exigü, mais surtout dans un état d'abandon évident. Il est constitué d'une table ronde en marbre incrusté sur laquelle repose langoureusement une nappe insignifiante, crasseuse et moisie, d'un meuble à présent pourri, qui avait dû autrefois servir de dessert ou de buffet pour les liqueurs, mais qui n'est plus qu'une source d'abondance pour une colonie entière de termites, de quelques chaises empaillées placées tant bien que mal l'une sur l'autre.

Le fond est côté cour, tandis qu'on distingue côté jardin ce qui devait être, autrefois, une porte d'accès à d'autres locaux, désormais complètement murée. Sa silhouette est marquée par l'absence de crépi qui fait ressortir les briques en tuf.

Un vieil homme aux tempes dégarnies, grand, d'environ soixante ans, entre. Particularité désagréable qui mérite d'être soulignée, une barbe poivre et sel de plusieurs jours parsème ses traits creusés, ictériques, sillonnés de rides profondes, aussi bien sur le front qu'entre les yeux et à l'extrémité supérieure des pommettes. Il porte une robe de chambre ou ce qu'il en reste, conséquence des conditions de négligence indicibles dans lesquelles il vit depuis longtemps suite à une vendetta entre familles rivales (il est, dans le milieu, un boss de quartier). Il semble, en outre, qu'en dépit d'un corps ferme, étonnamment sec et viril, qui contraste de manière frappante avec l'horrible décrépitude du visage, le vieillard présente tous les signes d'une longue privation de nourriture : son aspect débraillé et négligé, son souffle haletant, la façon qu'il a de se traîner, sa démarche caractéristique pesante, maladroite, mais paradoxalement prudente et circonspecte. Le vieil homme rôde avec précaution dans les méandres de la « roche » vétuste visiblement enfiévré, agacé, inquiet du harcèlement de la tempête à la véhémence indomptée, et il laisse même pressentir quelque chose d'inavouable et de terrible, comme si d'un moment à l'autre allait se vérifier on ne sait quelle tragédie, le tout enfermé dans une « nuit de frénésie », sabbatique et sinistre, vaticination d'horreurs impudentes. En effet,

même s'il est chez lui, une tanière où il est sans doute contraint de vivre depuis des années, des décennies, sans vouloir ou pouvoir sortir, il se déplace comme sous le poids d'une rancune, mesurant avec une prudence excessive ses pas comme s'il marchait sur un tapis d'argile, mais en manifestant surtout une intolérance fébrile à l'égard de toutes sortes de bruits, de lacérations soudaines : bris, fracas, vacarme « qui jouent à cache-cache et à s'attraper », dans une onomatopéique Babel d'effusions émotives. Il est en proie à la panique, « il a la trouille ». Chaque tonnerre, orchestré par les nuages déchaînés, est suivi d'un de ses râles de frustration. À plusieurs reprises, il porte ses mains de façon obsédante d'abord à son visage, puis à sa bouche, puis à ses oreilles, et il ébauche des plaintes qui ressemblent plus particulièrement à un glapissement, un gémissement de prière, un bruit de mâchoires qui bredouillent. La tempête gronde, indomptée, indifférente à ses beuglements... en pleurs elle aussi.

Cet enchevêtrement chaotique sera couronné par l'énonciation apocalyptique d'un délire dont la nature est apparemment incompréhensible.

SPENNACORE

(en chantant)

Je suis tout ce que je ne suis pas,
je suis les veines rugueuses du peuplier.
Je suis sang de puces envoûteuses,
je suis un éclat de graine lancée t'au fond.

Je suis la vérité faite mensonge,
... je suis les mensonges auxquels nul ne croit.
Je suis la chassie qui balafre les yeux de Dieu,
je suis le bleu à l'âme sans un fil de fièvre.

(en riant hystériquement, la voix enrouée)

Il pleut, qu'il pleut...
il pleuviote rougeoyant des cordes.
Et goutte-à-goutte.
Sale temps dans le temps,
qu'il pleut
dans l'un puits sans fond

(d'une voix de stentor)

Souffle, sou' !!
Enrage tempête cancanreuse qui jure par tonnerres et éclairs.
Lâche tout, tout en bas, lâch' !!

Taisez-vous, les tonnerres ! qui grondez les cauchemars
des draps sales.

Un mors à la bouche d'une poupée de bois,
un mors encore, crispant les yeux vers la rue dehors...
rien que pour sentir une fleur fanée de vieillesse,
arrachée où s'allument les éclats de l'obscurité.
Je voudrais presque sortir, avant que m'en mourir,
avant que la peine attriste mon cœur
qui a balaféré et fait gicler le sang,
jouant d'avec la vie et la mort de tout le monde.

(en chantant, comme avant)

Je suis la faim, la peste, la disette,
suis le chien et le chat en compagnie.
Suis la faim qui vous en rend infâme,
et suis n'infâme, traître et crève-la-faim.

Je suis 'ne mer de feu et le plein dans son vide.
Je suis tout, et rien, avant et puis après...
un rire édenté, le pet bouffi de sang
servi sur la table de la mort qui t'étreint.

(en grommelant, de nouveau)

Le sommeil ?!... Le rêve m'accroche dans l'sommeil
racontant des plaintes vomissant des caprices.
Ou bien tragédie d'une comédie détrempe
épicée des viscères d'un p'tit fait ancien,
mâchouillée entre cors et verrues
délabrée par les privations des trop grandes fatigues.
Eh, mais moi, je meurs pas ! Moi, j'mourrai pas, crèveront tous
les autres !!
Écrabouillés, leurs corps, et par mes propres mains,
comme tant de cafards de la Saint-Jean.
Chancrelle et cancrelat, cela crée l'sang et
fait crever dans l'sang !
Massacre et extermination !!
Je t'ai baisée, ma vie... et je te baise encore.
Je t'ai foutue, ma vie, t'es grosse de colère
et qu'il en soit ainsi.

(au comble du délire le plus total, en hurlant)

Et il en viendra mille et mille chevaliers errants,
hordes d'escrocs, âmes voyantes!
Massacre, abattage de vaches, viande équarrie,

gîte-gîte, nœud de tripes, filets d' merlu,
sang devenu fou, fiente de coliques.

Massacre et extermination, peste et choléra.

Massacre et extermination, fièvre, apathie.

Et il en viendra mille et mille fantassins
et ferons massacre, secouant la captivité
d'un charançon pelotonné, dans l'désir
d'vaincre la trouille, l'ire et la maladie.

Massacre et extermination, z'ictère jaunasse.

Massacre et extermination. Qui claque et qui danse !

Et il en vint mille et mille mercenaires scélérats.

Lansquenets pleins de puces et peste.

Armés de carcinomes et pus, fistules et plaies,
ils échangèrent la liberté contre la mort, dans la bringue.

Massacre et extermination, "malariopathie".

Massacre et extermination, "rhumaladie".

Et il en vint mille et plus légionnaires grillons cri-cri,
qui ont mis le feu à ces grillages de prêtres.
Éméchée et brûlée comme une petite fleur fanée
la puce irritée est devenue comète.

Massacre et extermination, lèche ta moustache.

Massacre et extermination, qui baise et qui vole.

(chantant à gorge déployée)

L'heure de nuit a sonné, et le temps passe !

L'orage n'a pas de cesse, il a même passé ses basques.

L'heure de nuit a sonné, et le vent s'engrosse !

Chaque souffle est gros rire, et la pluie batifolasse.

Côté cour, entrent en avançant furtivement Gaetano, un homme d'une trentaine d'années, et un type un peu plus jeune, au visage glabre ou, en tout cas, bien rasé, que nous appellerons conventionnellement Picceri, P'tit Gars. Tout est dans l'obscurité.

GAETANO : *(complètement trempé, il entre en scène en faisant attention à où il met les pieds, sautant d'un carreau à l'autre comme si ceux-ci correspondaient à l'alignement de piliers rocheux distribués le long d'un horrible précipice)*
Doucement, tout doucement ! Que le moindre bruit, la foulée grinçante de tes pas, l'haleine la plus insignifiante, la plus imperceptible, la plus superflue de sirocco, pourrait déranger sa somnolence apparente et presque illusoire.

PICCERI' : Gaetano, j'comprends que ton l'appréhension : mais qui qu'il soit, je crois qu'à l'heure qu'il l'est, l'est déjà l'en train de dormir profondément. Désormais qu'il fait nuit, j'me corrige car d'avec tous ces éclairs, c't'eau folle et les éclairs, c'est comme l'jour qui se lève.

GAETANO : Arrêt' ! Bouge pas, bronche pas ! Fais-le pour c'te brave femme qu'est la Vierge qui doit t'faire crever tes foies l'à l'instant, si tu paralyse pas tes pieds.

PICCERI' : *(figé dans la pose adoptée précédemment, à l'instant même où il a été averti, telle une statue à l'équilibre plus ou moins précaire)* Moi, j'bouge pas, pour l'amour de Dieu ! Mais pourrais-ce-tu m'en l'expliquer, gentiment, avec le calme le plus absolu et d'une tranquillité même obséquieuse, m'en l'expliquer... quel bordel qu'il l'arrive, sinon va s'passer que je m'en chope des crampes au ventre !?

GAETANO : J't'ai dit d'te taire, qu'ouvre pas la bouche. Pousse-toi d'là, souffle pas mot, reste tranquille : cloue-la dans tes dents c'te langue qui sauterelle limaceuse seul quand qu'il s'agit d'en dire le contraire d'c'que l'on pense, fous-la-te-la-toi dans ton cul, dans c'trou de cul, le seul qui n'en pète jamais d'mensonges même s'il ne croise jamais 'ne lame de soleil, et r'garde-moi dans mes yeux : t'as pas mis par hasard ton pied, ou bien que t'allais le placer grossièrement, sur la troisième dalle du deuxième rang de la cinquième colonne à partir de levant et comptant deux pas, 'n'empan et trois doigts en direction table-ouest ?

PICCERI' : Sincèrement, j'avais pas 'ne boussole à portée d'la main.

GAETANO : Tais-toi ! Laisse de côté ton libre arbitre d'histrion à trois sous et n'en lâche d'aucun mouvement instinctuel. Reste-toi comme ça, comme t'as toujours l'été face à la réalité du monde qui t'a vomi, comme ça : effronté, immobile, indifférent, phtisique, lâche, catatonique.

(harcelant querelleur comme saisi d'un soudain raptus de folie qui trouve inconsciemment à se soulager)

Fixité morbide, statuaire. Plâtré, et si nécessaire le sort doit t'en maquiller ton p'tit minois en violet, en vieille tante et violet foncé ta gueule, comme si t'allais l'être saisi à l'instant, là même, tout de go d'une paralysie, 'n'apoplexie, 'ne parésie "psycho-statuaire" ! Pétrifié, tout en tuf, comme si t'avais épié d'avec courage la Gorgone dans l'feu d'ses yeux. T'es qu'un fœtus, t'es ! 'Ne créature de Dieu, tes deux petites mains de sucre sur la bouche, enfermée dans son placenta, en partie encore amorphe, immobile, innocente. Bouge d'aucun de tes membres, aucun muscle ou tendon, qu'en sais-je : les nerfs enchevêtrés, aucune veine variculeuse, jusqu'aux boules des couilles (oui, mettons-y aussi c'qui y a 'n'dessous), les pupilles des yeux, à grand-peine bouche, poitrine, naseaux, et poils du nez pour empêcher la respiration, pour souffler l'souffle. Si la nécessité d'péter t'en fait mine d'en être imminente, désiste-t'en qu'immédiatement, soit qu'il s'agisse d'un feu follet apparemment insonore, soit qu'il s'agisse d'un air méphitique lointainement constipé dans ton ventre, en emballant tes viscères qui chatouillent tes l'intestins ou te lâchent des frissons jusqu'à la pointe du cul, orifice terminal de tes douleurs.

Pause

PICCERI' : Gaetano... peux-je prendre la parole ? (*Gaetano acquiesce*) Rien que pour mieux nous l'entendre... tu t'fous de ma gueule, ou l'ai-je piétiné 'ne mine anti-homme ?

GAETANO : (*en riant, comme s'il voulait laisser entendre qu'il s'agissait simplement d'une plaisanterie*) Ça t'en a bouché l'impression, hein ?

PICCERI' : (*rassuré, reprenant une position confortable*) Maudit que t'es ! C'était donc 'ne plaisanterie ?!

GAETANO : (*de nouveau avec violence*) : Houé ! Qui t'a bordel dit de te bouger !!?

PICCERI' : (*reprenant sa précédente position grotesque*) C'était pas 'ne plaisanterie.

GAETANO : Tais-toi, tais !!

PICCERI' : J'parle pas.

GAETANO : Me fais pas gueuler, qu'il peut nous l'entendre.

PICCERI' : Qui ça ?

GAETANO : Et non, mon P'tit Gars, t'as tout faux. Là, tu veux trop te faufiler dans mes affaires privées, et c'est pas bon parce que sans rien vouloir prétendre, toi ici t'es l'hôte.

PICCERI' : Qu'il a bon dos l'hôte !

GAETANO : Et l'hôte devrait l'avoir la politesse de pas trop poser d'questions, car c'te coutume l'en concerne l'maître de céans. Donc, tiens-toi tranquille, avale un grand souffle d'air tant que t'en veux et décris-moi dans les moindrissimes replis l'image portraitée sur cette dalle, d'où s'dresse ton pied d'cheval qui risque gravement d'en faire 'n'un faux pas.

PICCERI' : Un peu d'patience, tu me consens de te poser l'une question avant d'en entreprendre ce cicéronien parcours touristique à travers les pièces archéologiques de c'te maison... mais toi, t'es sûr d'être en bonne santé ?

GAETANO : Qu'est-ce bordel veux-tu l'en dire ?

PICCERI' : Non, je voulais dire... t'es sûr, toi, que sous mes pieds y a cette image ?

GAETANO : Mon P'tit Gars, arrête avec c'te farce de merde et fais c'que je t'ai dit.

PICCERI' : Sinon... ?

GAETANO : (*il sort un revolver*)

PICCERI' : Oh, Vierge Marie !

GAETANO : (*sur un ton presque paternel, l'apaisant*) Te fais pas d'souci, P'tit Gars, je vais rien te faire. Je sais que c'est difficile, je l'sais. L'est difficile de regarder quelque chose qui va au-delà de l'horizon empirique de la norme. 'Ne sale peur nous l'enserme le corps qu'on voudrait s'en enfuir aussitôt l'aux chiottes, pour défouler c'te soudain remuement de viscères. Que veux-tu l'y faire ?! C'est des crampes de trouille. J'me souviens quand j'étais tout petit, presque encore bambin : pour qui sait quelle sacro-sainte raison, chaque fois que ma mère m'emmenait sur 'ne plage j'avais la trouille de m'en jeter à l'eau ; même si je frottait que l'bout des ongles des pieds à un mètre du ressac, je me mettais l'à chialer. Les autres gamins se choichoyaient en canassant au milieu des vagues, se lançant du sable l'un l'autre, des gamelles de rires, des giclées de mousse salée dans les yeux, comme si à ce moment-là dans une cave les bouteilles de champagne se débouchaient tout'ensemble. Moi, j'voulais n'entendre que dalle ni d'aucune sorte, je m'en tenais là comme empoupeté au-dessus du ressac... et j'regardais. Il arriva qu'un jour mon père perdit patience. C'était l'un matin d'hiver au mois d'novembre, j'avais à peine sept ans... sans rien me dire, il me mena bercé en fiacre à Torregaveta...

PICCERI' : Où ça ?

GAETANO : Torregaveta... ton propre village !

PICCERI' : ...Ah oui, oui.

GAETANO : Là, sur le sable, y avait pas âme qui vive et la mer aussi calme qu'une planche d'bois semblait désirer les bras de quelqu'un qui la serre fort. N'un peu de temps passa... puis, qui sait, à 'n'un certain moment, comme une mouette, une main se percha sur mon l'épaule. C'était papa, il me regarda sans dire mot et toujours en silence avec un flegme qui voulait tout et rien dire, il commença à me déshabiller. Je n'eus même pas le temps de demander ce qui se passait, je me retrouvai aussi nu qu'un ver. Il me regarda encore 'ne fois d'la tête aux pieds et me chopant par l'un bras enfin qu'il me parla : T'as peur de l'eau, est-ce vrai ça ? Celui qu'est mon fils doit avoir peur de rien ni de personne. Moi seul j'ai l'droit de te foutre la trouille, mon fils. Fais-toi 'ne belle baignade, écoute-moi ! Jette-toi à l'eau si tu veux pas que j'te fasse saigner ton nez ! Silence. Il s'alluma une cigarette et il s'assit. Je regardais l'autour de moi, perdu, et à cause du froid, je tremblais de partout, ma peau l'était devenue 'ne camargue de frissons enragés, un soufflet de petits poissons qui s'débattaient prêts à s'en réconcilier d'avec les vagues. J'avais pas l'choix... comme un condamné l'à mort, pleurant des larmes aux yeux, quelques sanglots, et le nez qui laissait déjà couler de l'eau salée, je me

fis courage... et me lâchai à la mer. Le froid ?!... Et qui le sentait donc ? J'en avais l'une de ces peurs que seul Dieu l'en savait comment qu'elle se tordait dans mes boyaux : la peur d'la mer, mais je fus obligé d'y faire face, parce que plus forte l'était ma peur vis-l-à-vis de la grande raclée d'mon père. Tu me suis ? Tu vas me dire maintenant que tout ça ressemble à l'une prévarication, un 'n'abus, 'n'abominable violence : mais la violence est un plat de choix exquis du repas succulent qu'est la vie, chacun de nous tôt ou tard doit bien s'avaler la part qui lui en revient. Elle est belle c'te connerie ! Écoute, n'aie pas peur.

PICCERI' : Mais faut la faire dans l'noir, c't'affaire ?

GAETANO : Oui. Ça crée une atmosphère.

PICCERI' : Une atmosphère lourde.

GAETANO : L'atmosphère qu'il faut.

PICCERI' : Saleté d'aveugles (*en dépit de ses réticences, et bien que plus encore déconcerté par l'attitude inexplicable de Gaetano, Picceri décide alors de le seconder du mieux qu'il peut, mais il est brusquement interrompu par un bruit qui semble vouloir manifester la nécessité de son existence*).

SPENNACORE : Non ! Non ! P'tit Gars, un peu d'patience ! Mais si tu pars comme ça, on perd l'plaisir, t'en laisse pas prendre par la frénésie. Parle doucement, lentement, palabre l'en becquetant chaq' bout de mot. Chaque monosyllabe doit d'abord l'être bien mâché, lubrifié d'amylase pour lui en donner sa consistance et puis modelé en boulette à travers une émission correcte des souffles. Sois envoûtant, séductif, voluptueusement iconographique : fais comme si l'air l'était la toile et la langue un pinceau. Les couleurs c'est les mots qui se fondent les uns dans l'autres, l'entrebâillement d'un vent boudeur et malodorant soufflé comme une haleine en bouche... souffle qui se répand dans l'air par gestes amples, coups de pinceaux fluides, pleins de corps, taches souillées de peinture. Agis avec une participation pleine de réalisme, en y éprouvant presque du plaisir, mais avec du goût, comme si t'allais découvrir qui sait quel atout inconnu. Doucement, car personne te course.

PICCERI' : Qu'est-ce que c'est ?!

GAETANO : Quoi donc ?

PICCERI' : T'as pas entendu c'te bruit ?

GAETANO : Doucement, doucement... P'tit Gars, y a personne qui nous course.

PICCERI' : (*il entame une pantomime grotesque. En effet, pour décrire la dalle en question, en grande partie recouverte par la plante de son pied, il se met à sautiller sur place en essayant de déchiffrer l'image qui y est représentée*) Eh

bien... Malgré c't'obscurité, me semble-t-il reconnaître 'ne sorte de paysage typiquement champêtre, j'crois, que l'on voit même 'ne sorte de torrent... l'une rivière, en somme. Sur la droite par rapport à la rivière se découpe un arbre de chêne séculaire, qu'il me semble, très feuillu... plein de frondaisons !! On suppose donc qu'il s'agit de la période 'stivale... un plein l'été... 'ne journée torride d'été. Et même qu'à vrai dire, on crève pour de bon ! 'Ne chaleur accablante, étouffante. Je suis trempé de sueur : des fois qu'y aurait 'ne fournaise allumée là-dessous ?!!

GAETANO : Continue.

PICCERI' : Oui. J'continue, oui, d'accord : au pied de l'arbre on perçoit d'un chien. Non, non, l'un moment, en regardant mieux, effectivement, c'est d'un loup parce qu'il l'est occupé à dévorer d'un air famélique... l'est en train de s'gloutonner... la cuisse d'une pauvre petite brebis dont le sang qui ressemble à d'la rosée sur l'herbe se mêle en jaillissant aux eaux du torrent... Oh, Vierge Marie !

GAETANO : Qu'y a-t-il ?!

PICCERI' : Non, rien, je me suis laissé impressionner parce que toujours à gauche, derrière 'n'un buisson, l'apparaît la tête tranchée d'une petiotte créature, peut-être préalablement déchirée par le loup... c'est étrange...

GAETANO : Qu'est-ce qu'est étrange ?

PICCERI' : Grand Dieu, je me permets pas d'entrer dans la cervelle à l'éminent artiste qui l'a composée c'te pinacothèque d'merde, mais en observant mieux la tête à l'enfant elle me semble pas mordue, déchirée justement par les crocs du loup furieux... mais bien...

GAETANO : Tranchée, d'un coup sec : comme si l'un quelqu'un l'avait d'abord décapitée c'te pauvre petiotte créature avec une n'hache et l'avait ensuite offerte en sacrifice... la tête naturellement.

PICCERI' : Oui, mais le corps ?

GAETANO : Oui, le corps, où qu'est-il passé ?! Eh, mais ça, mon P'tit Gars, c'est pas moi qui peut l'savoir : celui qui regarde, c'est toi. Toi seul... t'es celui qui peut regarder. Alors ?

PICCERI' : Alors quoi ?

GAETANO : Le corps, l'où qu'il qu'est ?

PICCERI' : Que je sais ça, moi ?!

GAETANO : L'où qu'il qu'est ?

PICCERI' : Il se l'est avalé le loup, en cachette, c'est bon !

GAETANO : Continue, et puis... ?

PICCERI' : Et puis quoi !!

GAETANO : Tu vois rien ?!

PICCERI' : Sainte Marie de Pompéi ! Gaetano ! Qu'on l'arrête c'te connerie ?

GAETANO : Y a rien que d'autre ?!

PICCERI' : Non.

GAETANO : T'en es sûr ?!!

PICCERI' : Que non, j'te dis !!

GAETANO : D'aucun autre détail ne t'a frappé. Que t'aurais pas, comme dire, l'oublié quelques détails, qu'en sais-je, quelques petites nuances.

PICCERI' : Qu'il croit que c'est un tableau l'à Picasso ! Gaetano, tu dois t'convaincre que c'est qu'un carreau, 'ne simple dalle d'merde, sur laquelle un peintre neuropathique certainement raté (parce que sinon ça s'expliquerait pas) a eu le courage de représenter c't'hécatombe, c'te poisse numérotée dix-sept ! Que Dieu le laisse paralysé, cloué dans l'une chaise à roulettes pour toute sa vie, et des escarres même sur ses couilles et l'pinceau dans l'trou du cul comme memento hémorroïdaire de ses scélératesses... même s'il est vrai que quelque imprécation l'a déjà frappé puisque, pour mon incommensurable joie, la dalle l'est déjà fêlée !!

GAETANO : Fils de traînée !! Répète voir immédiatement c'que t'as dit.

PICCERI' : Tout' cet' parcheminerie de mots !? C'est vit' dit.

GAETANO : La dernière phrase, comment bordel que t'as dit !!!

PICCERI' : Mais qu'est-ce que j'ai dit... ?? ...Il s'agit d'un banal carreau...

GAETANO : Comment ?!!

PICCERI' : L'une simple dalle.

GAETANO : Oui, mais après, t'as dit quoi ? Réponds ! Va te crève ! Réponds, avant que j't'enfonce deux doigts l'en dedans ton gosier et j'te dégosille pièce à pièce !

PICCERI' : (*réagissant dans l'exaspération, mais désormais avec une résignation soumise*) Mais qu'est-ce je dois répondre, Gaetano, 'n'peu de patience ! Depuis qu'on est qu'entré là-dedans, tu agis comme si t'étais devenu fou. Comme si tout d'un coup t'avait pris qui sait quelle frénésie. J'en sais pas dire c'qui t'a pris, tu passes d'un concept à l'autre... j'arrive pas même à comprendre si te moques-tu ou quoi, parce que si t'es devenu fou...

GAETANO : Elle est fêlée ?

PICCERI' : Quoi ça ?

GAETANO : La dalle.

Pause.

PICCERI' : Oui, oui, l'est fêlée.

GAETANO : T'as vu ?! C'est moi qu'avais raison, j'avais entendu un bruit étrange, familier...

PICCERI' : Une note tapotée dans le vide...

GAETANO : ... que j'ai déjà eu le plaisir de goûter d'autres nuits...

PICCERI' : ... quand sans l'vouloir t'y mettais ton pied, en pinçant les cordes cassées de c'te tomette ?

GAETANO : Tiens-toi tranquille, j't'ai dit d'pas te bouge !

PICCERI' : (*incrédule, mais de plus en plus en proie à la panique*) Ça suffit, Gaetano ! Si t'avais l'intention de m'impressionner en t'amusant sur mon dos, j'peux t'assurer que t'as réussi parfaitement... et donc, pour l'amour de Dieu, peux-je savoir c'que bordel de Sainte Vierge y a là-dessous ?

GAETANO : (*éclatant rire*) 'Ne mine !

PICCERI' : Quoi ?

GAETANO : 'N'un pétard sec.

PICCERI' : Ouais, ouais ! Trics-tracs et castagnoles ! Peut-il-t-on savoir qu'est-ce qui qu'arrive dans c'te maison, bordel !!!

GAETANO : Rien. Elle l'est simplement éclatée.

PICCERI' : ... Elle l'est éclatée comme le fion à ta mère dans l'cassoulet, mais alors...